

Roseline Hurion

Études de fragments

Pour Pierre Oster

La brèche

Le fragment souffle son texte en lui donnant son volume. Il travaille la masse brûlante des mots et s'acharne à reconquérir ceux qui ont disparu ou se sont raréfiés. La brûlure et la dissolution de l'idée – les ressources du diseur. Un nombre indéfini d'aérolithes qui contractent et distendent la pensée s'appesantissant sur les débris de son système. Séduit par les idées de Phaéon et celles d'Icare, pour arrêter la « maladie d'idéalité » (Mallarmé) et prévenir le danger de l'aphasie, le fragment doit s'immobiliser sur ses notions et son espace rompus. Il retient ses mots sur une ligne recouverte par le profil en fuite de l'idée. Désormais incapable de bouger et « fixé » à « l'Absolu », Igitur est écrit aux traits de « l'infini ». Paralysés à l'arrêt, quatre « morceaux » sont comme figés par la sensation d'apesanteur. Les principes tabulaires (la table des catégories par exemple) tentent de chasser les mots de ce songe d'écriture.

Le fragment est tel, un irrésolu ébréché, car il ne peut (ou ne doit) résoudre le problème de son espace (ses coupes et ses perspectives, sa petitesse ou sa grandeur). Sa terreur, c'est l'alternative de ses points de fuite – le rare et le proluxe. Toutes choses nous disant qu'il est la proie des contradictoires. Un même conte réunit de ce fait le dit et ce qui le tente. Que soit couvée dans l'idée, l'énergie de l'idéalité et ce qui s'y frappe au vu et au son du mot. Les fragments seront les retombées de l'aérolithe idéal qui gisent dans les creux et les bosses de l'édifice malade de sa trop haute pensée.

En ce sens, et semblable aux morceaux d'une mosaïque en élévation de plan, il s'agit d'ajouter un ensemble essentiellement fragile. Le diseur casse tous ses syntagmes quand il ne lui reste plus que ses seuls concepts. Mais au lieu de les détruire d'un coup, il les pousse vers leur mirage dans une tension insoutenable qui rend l'écriture de plus en plus proche de l'aphasie. L'impératif de l'espace à rester inoccupé (« rare » ou « vacant » dirait Mallarmé) est ici celui de la « maladie » de l'idée qui, au lieu d'atterrir intacte, est lancée trop loin et enlise, enfouit sous ses objets le socle mouvant de sa pensée.

Contredit par la nécessité de garder cachée sa part essentielle, le fragment prend corps dans la tentative de fixer ce qui échappe aux normes de l'écriture, « ce qui ne peut être calcul » (Hölderlin). Tentative vouée à l'échec car on ne peut cerner les limites du sans-mesures, on ne peut le loger ni dans un espace sonore s'il est « rythme », ni le provoquer en vue d'une scène – fût-ce poétique – de la « césure ». La césure et la fracture du rythme appartiennent au « décours » (Hölderlin), une ligne qui a renversé toutes les lois d'architecture dissoutes dans « l'illimité ». Ce lieu renversant, la césure, Hölderlin le nomme « suspens vivant de l'esprit humain ». La pensée en pleine tension ne peut que heurter les bords de son cadre et s'y cogner ou s'y casser. À moins qu'elle ne se com-

plaise aux effets de mirage de l'idée et qu'elle ne demeure suspendue à sa visée hypermnésique.

Le sentiment des hauteurs, l'être-emporé-vers de l'écriture provoquent une telle tension que Mallarmé comme Hölderlin se cramponnent au « chiffre » et au « calculable ». Conduits du même coup à délaissier l'ordre calmant de la syntaxe en perforant la « fusion » ou « l'intégrité » de la page. On semble près, en ce point, des propositions morcelées du *Tractatus* et du refus de Wittgenstein d'un possible métalangage. Les mots lancent leur défi à la pensée comme autant de projectiles destinés à ébranler la masse géante des contradictoires. Or un tel ébranlement ne se résorbe pas. Il est destiné à ébrécher la somme théorique sans la guérir. Comme une retombée qui s'organise dans le fragment, dans la finition d'une surface polie mais amaigrie. Dont les rechutes se rassemblent à leur tour en morceaux, traces réchappées de la « crise » (Mallarmé) ou de la « confusion » (Hölderlin) de l'idée.

Édifice construit à partir d'un ensemble interrompu par la violence de ses mots, tel se donne le fragment. C'est cette même violence qui l'interrompt dans sa course pour retrouver sa matrice, puisqu'elle se heurte à des contradictions insolubles. Le mouvement de pensée qui traverse les ébauches de fragments est celui d'une spirale en fuite ou d'un cercle vicieux.

L'idée qui veut se maintenir dans le fragment et le préserver, doit s'arrêter telle. Éviter, une fois parue, toute mobilité et se fermer à la cohorte des énoncés transversaux (non-nécessaires) en se figeant dans le mutisme pour n'être pas désassemblée et se défendre du danger de la confusion.

La dérobaie serait double. Que la pensée ne perde ses idées. Que le dire n'abandonne l'idée trop violente.

Mobile de son état, immobilisé malgré lui et à cause de l'énergie qui l'engendre, le fragment est un morceau vif et rompu. Dont le bris de cadence décide de l'interruption formelle.

La séparation illimitée

Dans l'aphorisme n° 16 du *Gai savoir*, « La Passerelle », Nietzsche pose le problème de la séparation illimitée de deux consciences ou de deux points d'espace. C'est pour lui « à distance » que les choses font effet l'une sur l'autre. Le mutisme prend la place de la parole. Mais un mutisme étrange lui aussi, qui ressemble au cri englouti, au chant sourd de la voix. Deux appels inquiets peuvent-ils encore s'entendre s'ils ne peuvent se répondre ? Deux appels séparés, parce qu'ils sont contradictoires l'un pour l'autre. S'ils ne peuvent s'entendre comme parole parlante, peuvent-ils quand même faire entendre leur monologue ? La séparation illimitée isole-t-elle chaque monologue dans l'envoûtement de son incantation sans qu'aucune réponse puisse traverser la distance ? Cette résonance béante des contradictoires résonnerait-elle pour elle seule, comme une dangereuse tautologie du langage désormais inaudible et incompréhensible – insensée ? Le naufrage ambulante de la parole fragmentaire aurait-il recouvert, englouti son écoute ? L'aurait-il détruite en la fragmentant ? Le bris de texte serait-il une destruction parce qu'inabordable par nul autre texte ? « Le fragment ignore la contradiction », dit Blanchot, mais il la provoque sur son dehors et du dehors.

La matière fragmentaire libère des puissances contradictoires sans tendance vers l'une ou l'autre. Les homonymies et les synonymies qui faisaient la force du semblable dans le dedans d'un même fragment se heurtent à son dehors. Le fragment est une monade errante « sans portes ni fenêtres » qui déambule avec sa cause, emportée par son mouvement sans pouvoir s'arrêter et pénétrer sur le seuil d'une autre puissance errante. Comme si un clinamen néfaste faisait dévier la trajectoire des uns et des autres à chaque fois que deux syntaxes ou deux complexes d'idées sont prêts de coïncider et de s'emboîter.

Le journal de Kafka, vaste édifice fragmentaire d'une pensée hypocondre, doit inventer sans cesse de nouvelles ébauches et de nouvelles paraboles parce qu'une puissance de division infinie fait bouger les structures qui échappent à l'emprise de l'idée générale, pour se briser sur ses coupes. Les récits de Kafka sont autant de rescapés de cet engouffrement sous la voûte de la pensée trop encombrée de ses inventions nombreuses et impatientes. C'est ainsi que la division se transforme en invention. Kafka fonde sur ce qui, dans les mots ou les idées, se divise.

La séparation et l'unité, l'illimité et le limité se partagent ainsi le champ des contradictoires, exhorté et fui tour à tour par l'un ou l'autre.

Épris des contradictoires, le fragment frôle souvent le paradoxe. Dans ce dernier la rectitudo joute le détour par l'étrange. Le paradoxe tient ensemble les contraires. Il garde le fini avec l'infini. Le limité avec l'illimité. Il maintient séparation et attache, différenciation et identique. Le paradoxe est la raison de la contradiction, celle qui contracte l'idée et la distend sur ses bords extrêmes. La surface de l'idée – son développement élocutoire – se dissout en se résorbant dans le volume pour s'y entendre dans tous ses accès et s'y voir sous tous ses aspects. Cette simultanéité de l'endroit et de l'envers de l'idée, c'est le paradoxe. Une sorte de double-bind de la contradiction en projection géométrique. Doublement liée à tous ses aspects, l'idée passe de l'un à l'autre. Elle fait bouger la structure jusqu'à ce qu'énermée par sa dialectique, elle se laisse aller à un mouvement plus rapide.

L'aphorisme est ce raccourci elliptique qui corporalise l'idée d'un trait ou d'une phrase. Il est la matière vibrante (mobile et sonore) du fragment. L'aphorisme abandonne la nécessité dialectique de la thèse. Au lieu du passage par la démonstration, il « profère » sa pensée essentielle en jouant ses compositions comme un virtuose. D'une seule lancée. En ne rendant qu'une face de sa pensée, il la suggère. « Suggestion, allusion », ces démons analogiques vont plus vite et plus sourdement à l'expression que la dialectique.

Ordo melancolicus et aphoristique

La brièveté du fragment comme le ressassement s'ancrent dans une parole ventriloque.

La répétition convient à l'ordre mélancolique car l'idée mélancolique tourne sans arrêt sur elle-même. Le ressassement qui a pour but de mettre de l'ordre dans l'idée finit par lui ordonner son statut et la figer sous ses impératifs. Or ce genre de monologue a besoin de temps. Le temps de la pensée, long, impose sa disponibilité à la pensée pour repenser l'idée en évacuant à chaque fois davantage le dissemblable jusqu'à s'assujettir la pensée dans l'idée fixe.

Ce mode d'écriture qui se parle à elle-même en oubliant le reste devenu accidentel, donne son efficacité plastique à la répétition kierkegaardienne. Or l'aphorisme et le découpage en fragments conviennent aussi à la pensée ventriloque. Le texte de Kierkegaard est un va-et-vient entre les longues périodes de rumination et les raccourcis de l'idée. Le destin de la répétition est de ne jamais s'arrêter et de tourner toujours autour de soi. C'est l'aphorisme, la césure accidentelle qui arrête cette élocution errante.

D'une phrase il rompt le charme et s'enchaîne au charme inverse du surprenant. L'aphorisme est secoué par l'insolite. En arrêtant la répétition, il se fait l'opérateur du fragment. Il opère sur le monologue et y prélève brusquement l'énergie de l'idée, la lançant hors de l'ordination de ses thèses et contre-thèses pour la porter à la quadrature instantanée et limitée du fragment.

Fini sans finition ou par souci d'infinitude, le fragment se dispose – faille entre deux ordres. Celui qui raccroche, rattache l'une à l'autre ses exigences contradictoires et comble la dépression de l'opposition. Celui qui défie ses figures de lancer leur rhétorique en roue libre. Les impératifs grammaticaux surveillent les métamorphoses accélérées du langage. La sagesse arrête la prophétie élocutoire. Elle la fixe dans les remparts de sa syntaxe.

L'édification du fragment, prise entre le ressassement et l'élancement, est ainsi doublement accidentelle.

Quant à l'aphorisme –

Le trait de la pensée projeté dans la phrase isolée ou l'unité minimale du jugement est un accident qui se produit par épisodes : à chaque fois que la pensée, trop encombrée d'elle-même, provoque un choc entre les idées, une rupture de rythme. La « crise idéale » (Mallarmé) serait le parachèvement de la « confusion idéale » évoquée par Hölderlin. De ce choc résulte un bris d'idées dont le débris idéal retombe en masse fragmentaire.

Quant à la structure complexe –

Pour que l'achèvement minimal se parachève en œuvre, celle de l'ordonnance plurielle des fragments, la répétition doit intervenir à nouveau en provoquant le hasard du monologue à user efficacement de ses détours et de ses recoins. La force du ressassement est dans cette création renouvelée du semblable qui fait éclater le « prisme » tyrannique de l'idée dans la diversion de ses architectures.

Semblable à lui-même par ses mimiques ou ses effets tautologiques, le fragment n'est semblable à aucun autre. Contraint malgré lui de jouir de sa singularité et d'en vaincre les énigmes. Monade qui déambule recouverte de ses inscriptions, elle se hisse dans l'espace suspendu du volume. Habitée de son idée nombreuse, ses inscriptions s'étagent en rangées de tablettes au rythme de la parole nombrante. Celle qui désigne et définit. Dans la course errante de sa genèse, le fragment déploie la virtuosité de l'aérolithe à moins qu'il ne se cogne contre l'opacité ressassée et qu'il ne se fige sur la pensée récitée.

Il reste de toute manière un texte solitaire. Morceau réchappé d'une pensée plus vaste. Texte en forme de coupe inabordable pour d'autres profils. Car la puissance de séparation est fondamentale dans le fragment, non dans les intertextes.

Chute d'esquisse

Le fragment fixe une parole singulière. Par là il fait de l'unité le danger, voire la catastrophe du langage.

Empédocle a « proféré ce mot hardi », « un seul mot », « une fière syllabe, une seule » (Hölderlin). La « prédiction » qui lance l'idée unique, traque le singulier et du même coup impose sa limite à la singularité. Si l'on ne peut circonscrire le lieu de cette attaque dans l'espace vital de l'esprit, on peut prévoir que l'édifice des mots en est perturbé. Sa rigueur et sa détermination s'écroulent et avec elles l'accent ou le chant de ses dernières résonances. La flambée métalinguistique s'éteint au seuil de ses syllabes analogiques. Le fragment s'élève et retombe sur la signification solitaire réduite à la forme. Résidu qui frôle l'onomatopée, sursaut de la pensée, scansion exacerbée de sa teneur vive et mesurée, le fragment est mis à nu comme le chant syllabique ancien, privé de ses ornements mais essentiellement marqué par la cadence. Les exclamations ou les phrases manquantes d'Empédocle, les bris de tableau mallarméens, et l'on touche de la main deux études sémiographiques du langage dont le fragment est le repentir avoué tant est contraignante l'ampleur du vocable.

Les brèches de la page sémiographique ne rendent vraiment ni les mesures ni les temps d'une aphasie. L'arrêt de la syncope travaille toujours dans la puissance car même s'ils sont empêchés de remonter à la surface du texte, les mots remuent et font bouger sans cesse les limites ou les bords de sa visibilité et de son écoute. La continuité mouvante du silence ou du refus tracée malgré la pensée, transforme l'entendement en un abécédaire pulsionnel des significations.

Malade de ses idées, tendue jusqu'à l'épuisement, la parole en vient à jouer avec ses borderlines. Points d'exclamation ou blanc de la page qui éclairent le sens de sa visée. Que ses marges soient au moins les ressacs perceptibles de l'idée qui a provoqué le songeur !

Chacun des fragments d'une même pensée comme sa seule manifestation. Brèche mentale, virtuosité de l'intellect, pitrerie de l'ampleur panique de la signification ? Les fragments s'additionnent sur ces ébauches de formes inachevées ou seulement entrevues. En ce sens, le fragment serait la mise à l'envers de l'esquisse. Celle-ci est opération du commencement. Le fragment détache ses blocs de mots d'un volume terminal. Il laisse ses empreintes ou ses indices quand cesse la turbulence des bruits de la pensée, quand s'interrompt la nervosité de la grammaire. Incapable de restituer en totalité ce songe de la raison. La battue des idées, la volée des mots dont on trouve les dernières traces dans la phrase écrite, ce « vivre en aphorisme » dont parle Kierkegaard, c'est déjà la surface décollée du fragment (démarquée du texte), le suspens vital du mot, l'immobilité proluxe, l'opération dernière du vertige de la pensée dans son engendrement à l'infini et par soi.

Le fragment ou la maladie de précipitation de la pensée, dépassée par le temps qui a passé trop vite sur l'oeuvre, dévorée par l'espace qui s'est trop vite resserré sur ses atomes, phrases, mots puis syllabes, au lieu de rester libre et ouvert à l'engendrement discursif.

Le fragment – un vestige d'oeuvre qui a manqué l'heure et le carrefour des voies, qui achoppe ou se détourne du croisement critique. Il prend ses pensées au vol. Planant essoufflé et altéré de vocables absents.

Ascendance et descendance

Dans l'une des sentences d'Empédocle, texte interrompu par le temps mais non pas engendré dans la forme stricte du fragment, il est dit : « Joignant les cimes l'une à l'autre / Ne pas dire un seul chemin de mots. » La grandeur des cimes peut-elle être vue d'en bas comme le demande Nietzsche ? De bas en haut s'engendrerait le fragment. Il grandirait selon le principe de l'anabase, comme le pied de la colonne supporte la construction du temple. Le fragment exhorte la croissance de l'écriture, joignant les cimes de ses pouvoirs d'un trait ou d'un accès, il s'opposerait à l'écriture déceptive du récit, à la descendance du discours. L'excessive concentration du texte fragmentaire est privée de la filiation puisqu'elle ne peut s'encombrer ni de la mémoire ni des idées nombreuses qui forment la généalogie du récit. Abandonné à lui-même et livré à la faim des hauteurs, le fragment dévoile une écriture orpheline à qui seraient interdites les descendes de systèmes ou d'écoles. Non pas qu'il soit interdit au « nommeur » d'aphorismes de regarder vers le bas ou de redescendre. Cela il le fait malgré lui. On ne peut maintenir ni protéger une pensée haute de façon continue. Mais la redescende est un amoindrissement, une séparation de la force constitutive de la pensée en mosaïque. La redescende est déjà dans l'oubli de ce que fut le geste dynamique du fragment. La redescende n'entend plus tourner les gonds de la pensée. Elle les entend seulement grincer. Dans la redescende, le fragmentaire se vide de sa teneur, il perd ses caractéristiques et son volume pour se laisser pénétrer par la foule nombreuse des écritures horizontales. La surface discursive peut alors reprendre les bris de fragments et les incorporer à sa descendance.

Nietzsche évoquant « l'immense faim » qui tient tout ce qui est imparfait, dit : « C'est grâce à elle qu'il [l'écrivain] élève ceux qui l'écoutent au-dessus de son oeuvre et de toutes les 'oeuvres', qu'il leur donne des ailes pour monter plus haut que nul auditoire n'y réussit jamais » (*Le Gai Savoir*, n° 79)

Il y a parfois une force prodigieuse qui anime la contrariété. Celle du profond vers le fond et celle du profond vers le haut. Une vigueur de la contrariété telle qu'en elle se rejoignent ses extrémités. Le fragment serait cette contrariété suspendue à ses opposés, revigorant d'autant plus l'écriture qu'elle la gratifie de la double vue ou de la double entente : le haut et le bas, le fort et le sourd.

La haute contrée de l'écriture hypnotisée par les « foudres de la logique » qui font tomber les contradictions géantes en les résolvant, résorbe la maladie de « l'imperfection » ou de l'inachevé et prend plaisir à ses morceaux qu'elle fait jouer et résonner entre eux comme autant de partitions. Nietzsche aimait le « bigarré ». Il y découvrait le charme de la vie, ce qui lui retire ses aspects morbides. L'aphorisme préservait aussi sans doute chez Kafka une part de la pensée qui ne succombât pas à la crainte de ne plus pouvoir penser ou de mal penser, sans quoi même les saccades de son écriture eussent été rompues. Nulle force intacte n'en aurait autorisé la représentation si dangereusement énoncée. Car s'il est un talent et une gratitude à rassembler une pensée nombreuse dans l'essentielle parole, il est un risque de faire passer le danger dans les mots. Peut-être le sentiment de perfection du fragment tient-il en partie à ce risque. Comparable à l'angoisse du sculpteur quand il a soustrait trop de marbre au bloc et qu'il doit, face à cette erreur et à cette disparition, inventer une autre figure.

L'ascendance du fragment donne santé à l'écriture. Elle peut alors, dans le temps scripturaire de son inscription, regarder vers le fond des choses, sans être attirée vers la

descendance comme vers sa chute. Le haut et le bas, le commencement et la fin, coexistent dans le geste simultané du rejet et du maintien, de l'horreur et de l'attrait. Les contradictoires forment alliance.

Une pensée somnambule

« Joignant les cimes l'une à l'autre / Ne pas dire un seul chemin de mots ». Ne pas dire mais faire le geste de joindre. Le diseur devrait-il se taire ? Serait-ce péché de langue que la parole ? Aussi faute de parole, il s'agirait de faire se succéder des gestes sans paroles qui exhorteraient ce qui est tu à s'accomplir dans d'autres liaisons, à rattacher la pensée à d'autres sphères que celle dans laquelle s'éveille et paraît le dire. Une pensée qui se cacherait des modulations de ses vocables, qui aurait oublié l'alternative de sa question et de la réponse du tiers, une pensée somnambule qui serait à soi le théâtre de sa parole. Parole de rêve, parole rêvée, et qui s'écoute dans la parole rêvée de son rêve. Un sorte de solipsisme errant dans le déambulatoire de l'esprit, telle serait la parole de fragment.

Dans cette écriture en mosaïque, n'est-ce pas le rêve qui se montre au rêve ? N'est-ce pas la vision qui se fait voyance et qui, se désignant soi à soi, s'interprète dans les champs dégradés de son théâtre en rivalisant avec les sursauts de la veille. Soupçonnant la discursivité de la veille d'être à l'origine de l'interruption de son incidence éloquente. Se voyant, s'interprétant. S'interprétant, se montrant. Telle est la spirale selon laquelle s'engendre le fragment. Scrutant à chaque fois les différences selon la distance de l'interprétation par rapport au centre du vocable ou du syntagme autour duquel il s'organise. Faisant jouer les différences dans le devenir plus ou moins hasardeux des emboîtements (juxtapositions et coïncidences) et des successions (les causes du texte sans continuité entre elles mais dont l'enchaînement, lui, est continu).

S'interprétant, se montrant. Tel le fragment, parce qu'il s'écrit dans l'oubli de la communication (seule la pensée de l'après-coup cherchera à communiquer). S'écrivant, oubliant de se dire, parce que sa parole est parole intérieure, monologue qui ne s'adresse qu'à soi, non-dit à quiconque.

Entre le mode d'irruption fragmentaire et l'état de fait du *Tractatus*, obligé de garder le silence sur l'organisation de ses propositions, il y a comme une complicité tacite.

L'impossibilité à démontrer ses niveaux d'interprétation, celle qui lui impose l'incidence bousculante de son dire – ce qui pour les systèmes philosophiques sera le trop-montrant du langage ou son non-dit – tient sans doute en partie au ressassement qui envoûte circulairement le fragment. La parole qui récite l'idée fixe a oublié les motifs de son récit. Il lui est impossible désormais de s'en ressouvenir comme si ce souvenir ne lui avait jamais appartenu. Car il y a entre le temps de l'idée fixe et le temps de la cause, la distance insondable de l'emballage du récit.

Le système philosophique apparaît comme la stricte opposition du fragmentaire. Le système est une somme architecturale de différences et de perspectives qui contredit l'élancement singulier du fragment et ses profils interrompus ou brisés. Le système tient sa force de sa composition, indéfiniment divisible et réunifiable. Le fragment se donne comme un énoncé indécomposé et indivisible. Non pas démontrable comme le système. Essentiellement cité et récité. Pourtant il semble que chaque système philosophique, dans sa volonté de s'arc-bouter sur une nature simple, porte les traces d'un désir ou

d'une nécessité cachés du fragmentaire. Idée, forme, monade, noumène sont autant de percées qui laissent déambuler le trait ou la lancée de la signifiante. Les philosophies systématiques tournent autour du fragmentaire et usent de son efficacité comme d'une parenthèse puissante mais dérobée. Le philosophème est l'aphorisme ambulante du système. Circonscrit dans une définition, il protège l'édifice de la violence indiscernable du fragment. Quand Aristote substitue *orismos* à *logos*, la définition ou l'énonciation à la parole, il défend la philosophie des impositions brutales du dire.

Si le concept est ce dont il doit y avoir une définition certaine, on ne peut qu'approcher de possibles définitions du fragmentaire. Quand des noms propres comme celui d'« Antigone » ou des désignations comme « les bacchantes de la vérité » apparaissent dans *La Phénoménologie de l'Esprit*, il semble qu'une certaine énergie du langage ne puisse se dérober davantage et que ces noms fassent irruption dans le cours du texte comme les jumeaux cassés de la parole aphoristique. L'élan du vocable et le travail du concept sont ainsi les deux faces d'une même fondation.

Un art de la statuaire

Le fragment est semblable à l'objet trouvé et arraché des fouilles. Enseveli et méconnu, il ne disait rien. Signe fermé comme une énigme scellée. Pareil à la pièce ou au membre manquant que le statuaire s'acharne à combler en moulant après-coup les formes oubliées ou délaissées.

Car l'impatience de l'écriture connaît aussi le refus à donner ou à saisir le mot. Préférant le rejet à l'abondance, choisissant le rare contre le proluxe. Si les « divines ratures » de la « réécriture » (Laforgue) procèdent à des coupes dans le texte, inversement le fragment surgit de ces coupes, pareil à la partie du monument gardée intacte dans ce recouvrement généralisé et qui n'attend qu'un clignement ou un pli de la matière pour bondir hors de sa masse. Surgi de l'abandon où l'auraient laissé les coupes de l'écriture et les coups de gomme, le rescapé se soulève pour apparaître.

L'instant de ce dévoilement est d'interversion ou d'échange. De signe fermé, frôlé par l'assouplissement de l'idée, il se libère pour le visible et l'audible. Il devient signe ouvert. Le pli du passage est exubérance mentale. L'idée croissante prolifère vivement et multiplement, comme un nombre qui serait sans lois. Quand les données de la pensée s'effrangent de la confusion des voies recherchées, ce n'est plus un bris de l'esprit que s'approprie l'écriture mais l'essai qui se hisse vers ses catégories distinctes.

Le fragment du monologue oublié peut maintenant circonscire la clarté de son profil et se précipiter sur ses images. La singularité du fragment, son identification, décide du partage de la signification entre les tracés d'ombre et la clarté, entre les mots voulus et ceux rejetés. Mais au lieu de construire l'idée claire, il la lance, aussi transparente qu'elle est plus sourdement ancrée dans sa pensée, aussi volatile qu'elle pèse peu sur son ancre. Car le fragment a l'élasticité discrète de son volume. Il absorbe la signifiante sans que la durée lui soit imposée. Il retient ses formes sans détendre sa surface. Il doit sa naissance inquiète aux nombreux roulements de la pensée, mais il peut maintenant donner corps à la limite et atteindre ainsi la santé de l'individuation dans la réécriture ou le ressassement de la rature.

Le fragmentaire procède comme la statuaire. Il taille les figures de son langage dans le bloc de la pensée, clair mais résistant comme le minéral. L'aphoristique affronte la logomachie, mais pour lui tourner le dos. Le fragment, fondé sur le surprenant, forgé dans une technique de l'éphémère et usant de sa propre surprise, se tient à l'écart des monuments dialectiques. Mais si son mode d'apparition se rapproche parfois d'un jeu de hasard, il reste néanmoins attaché à un long travail de la réminiscence. En ce sens l'écriture du fragment dessine profondément aux traits de la métaphysique. Elle donne leurs formes et leurs instruments aux architectures existentielles.

Venu d'une pensée migrante d'entre ses fins et ses débuts,
Persévérant dans ses migrations
Le fragment possède la crainte et la hardiesse de l'idée icarienne
Désintégré dès ses commencements,
Et trop peu pesante dans ses fins comme une agoraphobe.